

Bruno DUFAY *
Yvan BARAT *
Stéphanie RAUX *

UN ATELIER DE POTIERS DU III^{ème} SIÈCLE À LA BOISSIERE-ÉCOLE (YVELINES)

I. L'ATELIER (Fig. 1).

L'atelier de potiers de La Boissière-Ecole vient de faire l'objet de deux campagnes de fouilles (2 mois chaque été, 1989-1990) : environ la moitié du site est explorée à ce jour (1). Un bon état général de conservation (niveaux d'occupation antiques en place, fours creusés profondément, pas de perturbations postérieures) et l'absence des contraintes d'un sauvetage devraient nous permettre d'appréhender exhaustivement cet atelier.

Son environnement antique est connu par des prospections (au sol, aériennes et géophysiques) et des sondages. Il est installé à proximité d'un établissement de type *villa* (2), d'une petite rivière et d'une voie ancienne (dont il reste néanmoins à déterminer qu'elle soit gallo-romaine), sur la faible pente d'un coteau sableux. Il est actuellement en lisière de la forêt de Rambouillet, sans que l'on puisse préciser ce qu'il en était à l'époque.

L'ensemble de la chaîne opératoire est d'ores et déjà présent dans les secteurs ouverts. Une structure empierrée dont la fouille n'est pas terminée, pourrait être un bassin de marchage ou de décantation (n° 1 sur Fig. 1) ; une cave maçonnée de 2,50 m de côté, pour autant de profondeur, devait servir à stocker au frais l'argile préparée (n° 2).

Des bâtiments d'exploitation ont également été retrouvés, que l'on peut répartir en deux catégories :

- des constructions sur poteaux, dont les parois étaient peut-être montées sur sablière basse ; ce pouvait être de simples abris, cependant l'un d'entre eux atteint une taille respectable (18 m x 7,50 m)(n° 3). En l'état actuel de l'analyse, leur fonction ne peut être précisée ;

- un bâtiment mieux construit (n° 4 et Fig. 2) dont plusieurs pièces sont constituées de murs de torchis sur solin de meulière. Le noyau central de ce bâtiment possédait un étage, desservi par un escalier, et formait sans doute le logement du ou des potiers : cet édifice

est antérieur à l'atelier (proportion supérieure à la moyenne de mobilier des I^{er} et II^{ème} s.). Des annexes plus légères ont été ajoutées pour servir à la fabrication et au stockage ; l'une d'entre elles, munie d'un foyer, était peut-être un séchoir à céramique. Une autre a révélé les soubassements d'un bâti qui a pu soutenir le tour. Plusieurs outils (lissoirs) ont été retrouvés dans cette zone.

Les fours sont au nombre de cinq, répartis sur deux emplacements (3)(n° 5 et 6). Ils sont de type classique à sole suspendue et un alandier, construits avec soin. Les parties les plus exposées au feu (alandier, sole et ses supports) sont faites de *tegulae*, tandis que les parois sont montées avec des meulières lutées à l'argile mêlée de végétaux. Dans un cas (four le plus ancien), pour un rechapage du laboratoire, ce sont des céramiques entières qui ont partiellement remplacé les meulières.

La fouille fine de ces structures et leur démontage est riche d'enseignements : nous avons pu ainsi mettre en évidence les utilisations et réfections de quatre fours qui se sont succédé autour de la même aire de chauffe. Il faut d'ailleurs insister sur la nécessité de fouiller le plus soigneusement possible les fours : non seulement les vider de leurs remblais, non seulement fouiller en stratigraphie fine les couches d'occupation, mais démonter les structures elles-mêmes, malgré les tentations d'une présentation au public. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons aller, dans l'étude, au-delà des évidences et d'une typologie qui n'a plus grand-chose à nous apprendre, tâcher de comprendre le régime même d'utilisation du four, sa thermique, ses réfections, ses points faibles, etc... De telles analyses peuvent également permettre de retrouver les gestes mêmes du potier, la manière de conduire la cuisson.

Enfin, les dépotoirs. Nous n'avons pas encore trouvé de tessonières en fosse, mais des utilisations en dépotoir des structures excavées abandonnées (mais il s'agit le plus souvent de rejets secondaires) ; il semble que les potiers se soient contentés de faire des tas de

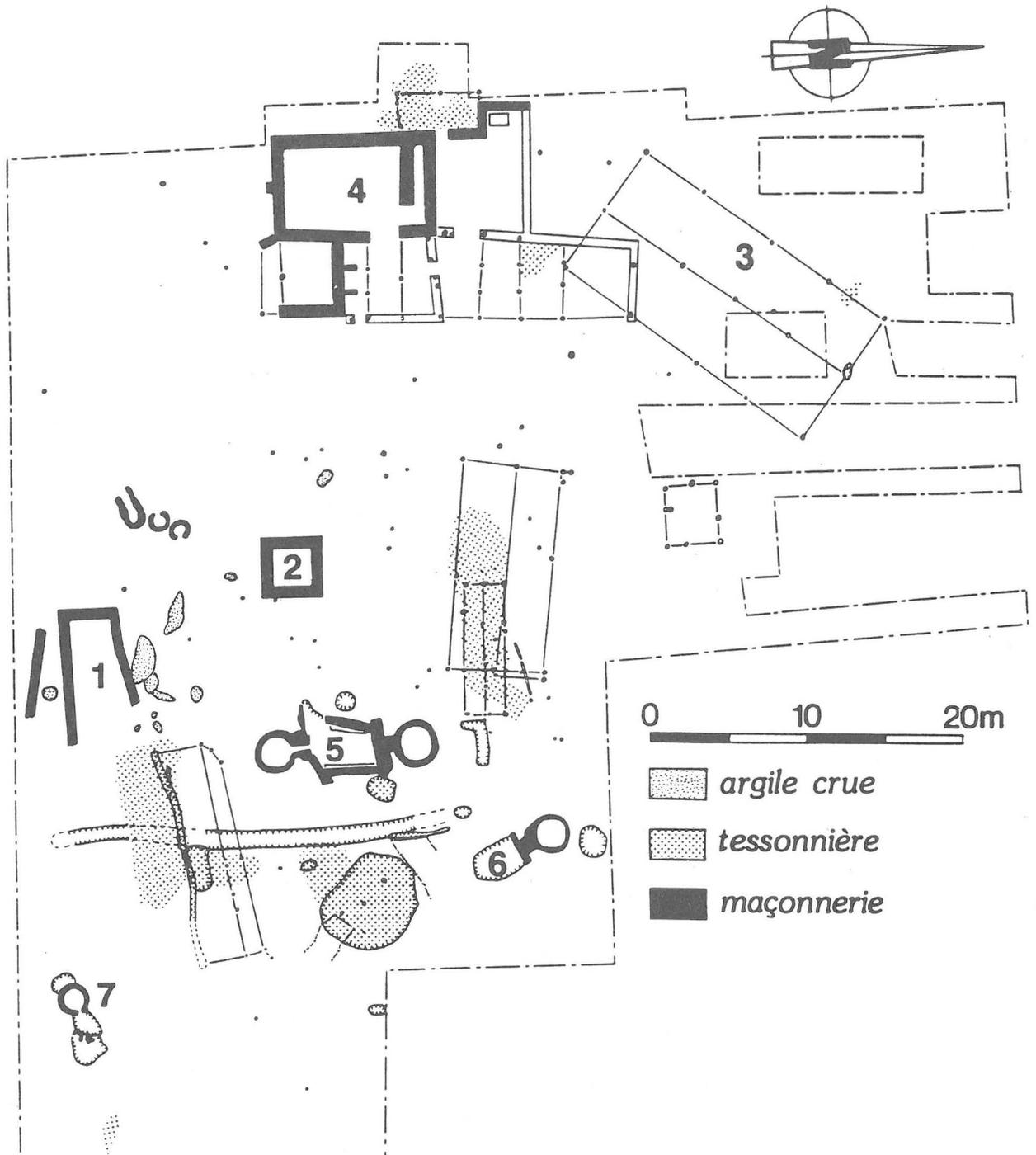


Figure 1 - La Boissière-Ecole. Plan général de la zone fouillée (état en 1990).

leurs ratés de cuisson, dont il nous reste la base sous forme d'épandages plus ou moins épais. Quoiqu'il en soit, l'échantillonnage est suffisamment vaste pour permettre une étude fine de la production de l'atelier de La Boissière-Ecole.

II. LA PRODUCTION (Fig. 3 à 6).

Cette étude n'en est encore, bien entendu, qu'à ses débuts. Malgré cela, il est possible de dégager les principales caractéristiques de la production de l'atelier.

Nous présenterons donc, dans les lignes qui suivent, les différentes approches qui peuvent en être faites, ainsi que les nombreuses questions qui se posent encore à nous, tant sur les problèmes de technologie et de typologie que de commercialisation.

1. Groupes techno-typologiques et modes de cuisson.

L'ensemble de la production se divise, comme à l'accoutumée, en deux grandes catégories : l'une peut être qualifiée de "commune" et livre essentiellement des formes d'usage courant. La deuxième, plus "fine", s'en

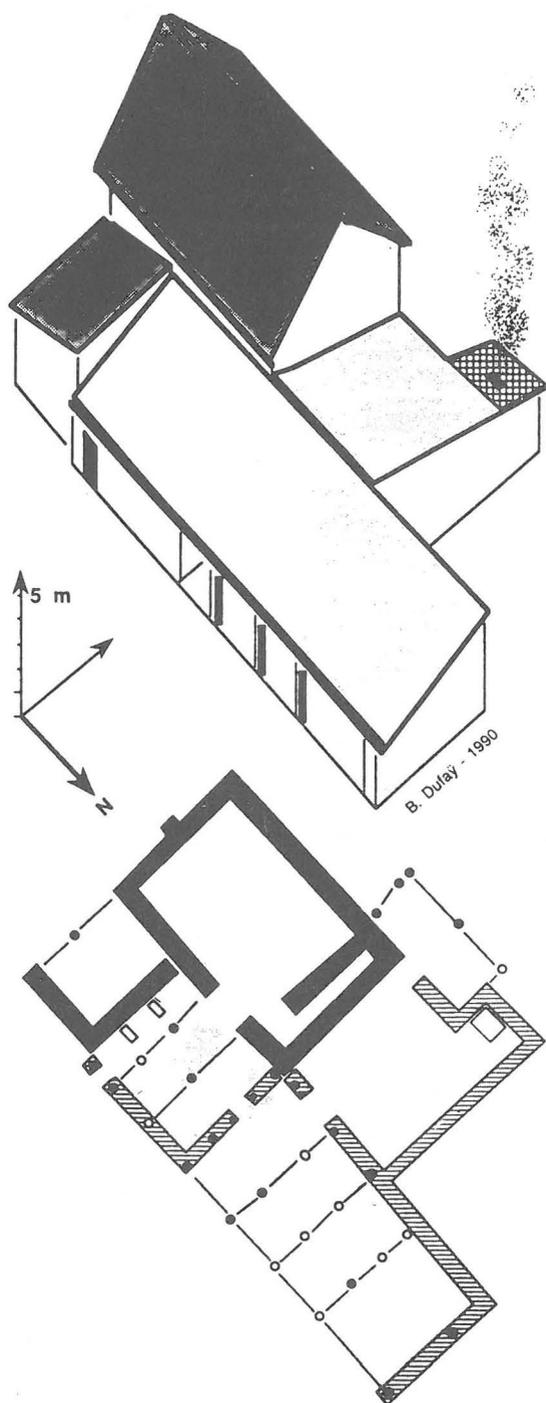


Figure 2 - La Boissière-Ecole. Plan et restitution axonométrique.

distingue par des parois plus minces, notamment dans le cas des gobelets, mais aussi par un plus grand soin apporté aux décors et aux traitements de surface. L'une et l'autre sont cuites en mode A ou en mode B selon la classification établie par M. Picon (PICON 1973).

La combinaison de ces différents paramètres conduit à la définition des sept groupes techno-typologiques suivants :

- *Cér. commune à pâte grise ou noire* (mode B). Elle représente la grande majorité de la production (environ

60 %) et concerne la presque totalité des types, à l'exception de certaines formes fermées (cruches et amphorettes) et des mortiers.

- *Cér. commune à pâte claire* (mode A). Plus rare, elle se limite aux formes citées ci-dessus.

- *Cér. commune noire à pâte rouge ou rosée*. Elle ne concerne que quelques assiettes ou écuelles tripodes.

- *Cér. fine à pâte grise ou noire*. Elle concerne tous les types.

- *Cér. fine à pâte claire*. Très rarement représentée (pas plus d'une cinquantaine d'individus reconnus jusqu'à présent), elle présente la particularité d'être couverte d'un engobe doré au mica (Fig. 6). Seuls, des aiguères (type 1502), des gobelets (1601, 1606, 1607, 1708), une "assiette" à décor ondé (1805) et un bol tripode (1806) sont jusqu'à présent représentés.

- *Cér. fine noire à pâte rouge ou rosée*. Peu fréquente, on la retrouve cependant sur quelques gobelets à col tronconique (classe 1600).

- *Cér. à pâte rouge lustrée (imitation de sigillée)*. Ce groupe comprend les types 1801 à 1804 et se signale, outre sa couleur, par une surface extrêmement lustrée. Le type 1801 reprend la forme sigillée Drag. 40, le 1803 semble dériver du bol Drag. 37 et le type 1804 du bol Drag. 38.

2. Pâtes et inclusions.

A l'issue d'un premier examen à l'oeil nu et à la loupe binoculaire, les pâtes se révèlent peu différentes de celles des céramiques communes connues en région parisienne du II^{ème} au IV^{ème} s. Ce sont des argiles à dominante sableuse et assez riches en mica. Ces inclusions, très fines, paraissent être des éléments ajoutés aux argiles. Ce fait est corroboré par la découverte de nombreux restes d'argile crue totalement exempte de sable.

3. Les décors.

Ils sont rares et assez peu variés.

Les guillochis sont le plus couramment représentés sur le site, à telle enseigne que certains l'ont parfois défini sous le terme de "décor type Boissière-Ecole". Ils se présentent sous plusieurs aspects, effectués soit à la molette, soit à la guilloche véritable. Le décor "type Boissière" proprement dit n'est ainsi connu que sur les bols et jattes tripodes (classe 2000) sur lesquels il a été réalisé par excision à la guilloche. Ils sont par contre faits à la molette sur de nombreux gobelets de la classe 1600. Enfin, quelques assiettes du four 5 (type 101) sont décorées d'une ou plusieurs couronnes guillochées, à l'exemple des productions beaucoup plus précoces du I^{er} s.

Quelques amphorettes (amphores), de grandes dimensions, ont livré des décors réalisés au peigne. Parfois assez complexes, ils consistent essentiellement en lignes onduées, lignes de points et "zigzags". Certaines lignes onduées sont réalisées à l'aide d'une simple pointe (bâtonnet ?) et systématiquement associées aux décors peignés.

Certaines assiettes, jattes tripodes ou gobelets sont ornés de cannelures. Des assiettes sont également décorées d'une spirale cannelée sur leur fond externe.

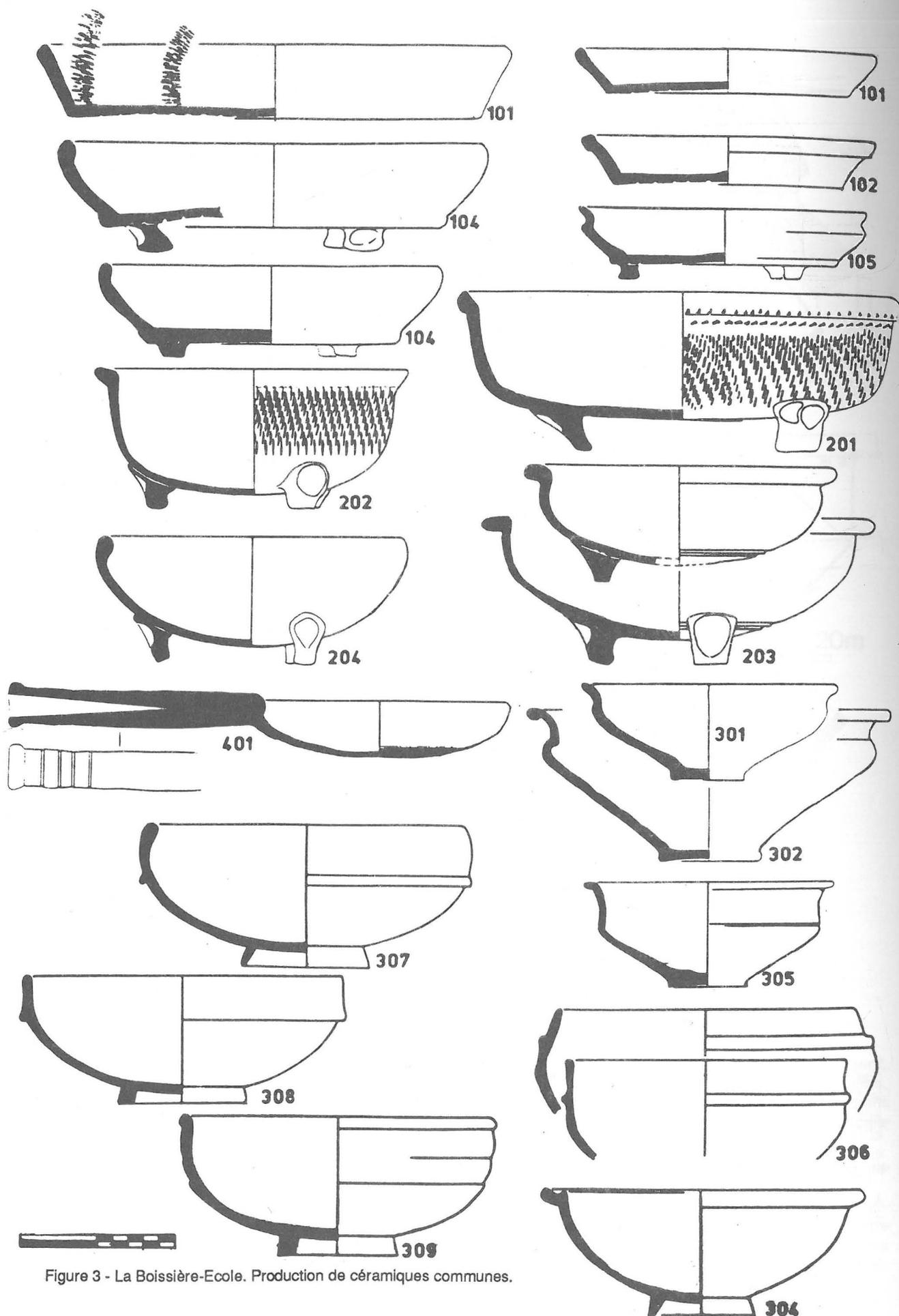


Figure 3 - La Boissière-Ecole. Production de céramiques communes.

Enfin, on retrouve des dépressions sur les gobelets des classes 1600 et 1700 de façon non systématique, en nombre pair (6 ou 8).

4. Première esquisse d'un répertoire typologique.

La relativement grande variété de notre céramique, ainsi que l'état encore incomplet de son étude interdisent l'élaboration d'une table typologique définitive. Dans cette optique, nous avons préféré garder à notre classification un caractère ouvert permettant dans l'avenir d'y ajouter de nouvelles formes, tout en lui conservant sa cohésion. Elle se subdivise donc en plusieurs classes de formes, chacune pouvant intégrer une centaine de types.

Céramiques communes

100 à 199	: assiettes (tripodes ou non)
200 à 299	: bols et jattes tripodes
300 à 399	: bols et jattes à fond plat
400 à 499	: poêlons
500 à 599	: cruches (une anse)
600 à 699	: amphorettes et amphores
700 à 799	: vases et urnes
800 à 899	: mortiers et tèles
900 à 999	: couvercles

Céramiques fines

1500 à 1599	: aiguières
1600 à 1699	: gobelets à col tronconique
1700 à 1799	: gobelets autres
1800 à 1899	: bols et écuelles

Nous avons laissé vides les classes 1000 à 1400 pour réserver une marge en cas de découvertes ultérieures. Ainsi, aucune bouteille n'a encore été remarquée alors que leur existence reste plausible. De même, de nouvelles classes de céramiques fines pourront trouver place à partir de 2000.

5. Standardisation.

Nous avons pu remarquer une grande homogénéité des dimensions notamment en ce qui concerne les diamètres à l'ouverture, ainsi que pour les volumes. Cela s'explique, bien sûr, par une volonté des potiers de faciliter le chargement à la cuisson. Mais il faudra aussi, dans l'avenir, déterminer l'existence éventuelle de services ainsi que l'insertion de notre céramique parmi les types de vaisselle antique, connus par des sources écrites, à l'exemple de ce qui a pu être établi pour la sigillée italique (OXE 1938), ou plus récemment pour la production tardive de Portout (PERNON 1990).

6. Problèmes de chronologie relative.

La fouille fine des quatre fours successifs, cités plus haut, a permis de distinguer au moins deux phases de production. La plus ancienne se rapporte au four 5, tandis que l'autre réunirait les céramiques retrouvées dans les fours 1, 2 et 4, à laquelle il faudrait ajouter celle du four 3. Toutefois, ce rapide et un peu idyllique tableau doit être pondéré par les éléments suivants :

- la céramique du four 5 provient en totalité du rechargement des parois du laboratoire, en place ou effondrées. Il s'agit donc d'un ensemble homogène et archéologiquement bien situé.

- la céramique des autres fours provient, par contre, du remplissage des laboratoires et aires de chauffe. L'extrême fragmentation du matériel et la quasi impossibilité d'en dégager des individus entiers rend difficile l'hypothèse de dépotoirs au sens strict. Il s'agit donc plus probablement de remblais rapides, à l'aide de matériaux divers, peut-être récupérés dans des dépotoirs exogènes.

Ces considérations tempèrent donc les propositions de chronologie relative que l'on peut émettre sur notre matériel. Rien, de plus, n'exclut *a priori* l'existence de phases antérieures, intermédiaires ou postérieures.

7. Chronologie absolue.

Les réponses à cette question restent encore très floues. La sigillée découverte appartient dans sa grande majorité aux productions lédoziennes et ne dépasse, de toute façon, guère la période antonine (4), fourchette qu'applaudissent avec un bel ensemble les quelques monnaies découvertes. Or, pour de nombreuses raisons, il nous est impossible de faire remonter la datation de notre atelier aussi loin (5).

En l'attente des résultats d'analyse paléomagnétique, il ne reste que les comparaisons typologiques avec notre production pour tenter de débroussailler quelque peu le problème :

- *Classe 100 - Assiettes* : la forme peu caractéristique des différents types rend difficiles des comparaisons pertinentes. On les trouve à Chartres (SELLES 1988) et à Saclay (GIGANON et TUFFREAU-LIBRE 1981) où elles sont datées avec réserve du III^{ème} s. A Amiens (BAYARD 1980), les assiettes à bord oblique n'apparaissent pas avant la fin du II^{ème} s. et se prolongent durant tout le III^{ème}.

- *Classe 200 - Jattes tripodes* : une forme équivalente à nos types 201 et 202 est connue au Musée des Antiquités de Rouen (TUFFREAU-LIBRE 1978) et est datée par cet auteur du III^{ème} s., sans malheureusement plus de précisions. Le type 203, à panse hémisphérique est, quant à lui, beaucoup plus fréquent dans toute la région parisienne, notamment à Saclay ou à Taverny (VERMEERSCH 1983). On le retrouve également à Chartres dans des contextes du III^{ème} s. (SELLES 1988) ainsi qu'à Evreux.

- *Classe 400 - Poêlons* : ce sont des éléments rares de la vaisselle gallo-romaine et il n'est pas sûr qu'ils aient nécessairement servi d'ustensiles de cuisine, bien que la présence d'un fond bombé soit ici un argument en ce sens. On peut noter qu'ils sont rigoureusement absents des contextes des I^{er} et II^{ème} s. fouillés ces dernières années aux Mureaux (Yvelines).

- *Classe 500 - Cruches* : les types 501 et 502, à pâte claire, sont peu caractéristiques et existent déjà depuis la fin du I^{er} s. On peut ainsi les comparer au type 7 d'Alésia (SENECHAL 1975) daté du II^{ème} s. Mais on les connaît aussi à Amiens entre la fin du II^{ème} et le début du III^{ème} s. Les cruches grises à embouchure trilobée (types 503 et 504) paraissent assez tardives dans le nord de la Gaule, alors qu'on les connaît beaucoup plus tôt au sud (TUFFREAU-LIBRE 1987). Elles ne sont, par exemple, présentes à Amiens qu'à partir des contextes du III^{ème} s. Le type 506 est présent à Saclay à la même époque. Par ailleurs, il semble bien qu'il s'agisse d'imitations de modèles métalliques en bronze ou en argent.

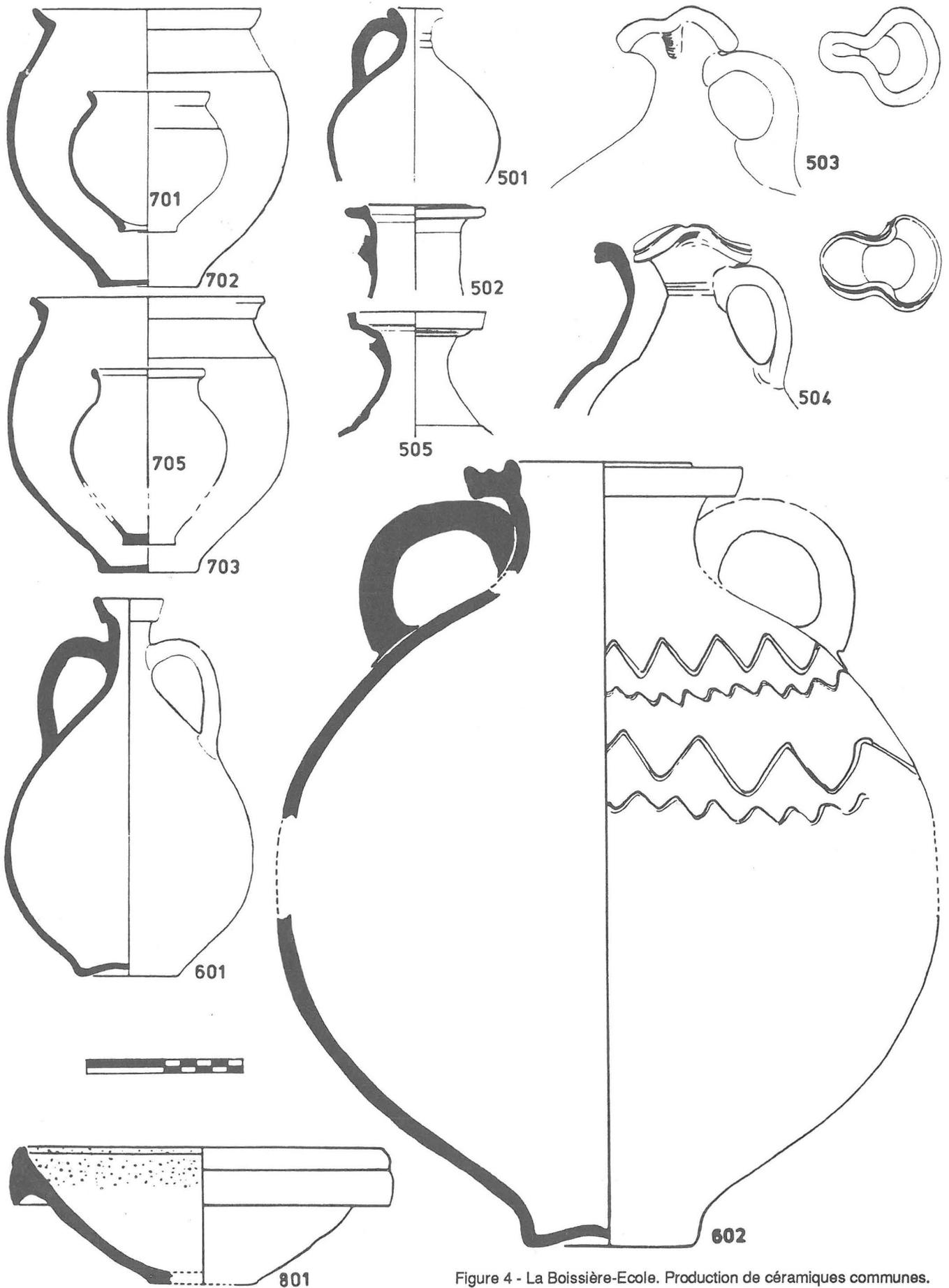


Figure 4 - La Boissière-Ecole. Production de céramiques communes.

Des exemples de cruches, présentant un type de lèvre analogue, existent aussi dans la phase tardive de Niederbieber (type 19, OELMANN 1914).

- *Classe 600 - Amphorettes et amphores* : aucune n'est bien caractéristique hormis le type 602 qui s'apparente à une production d'amphores normandes du II^{ème} s. (forme Gauloise 12, DUFURNIER et MARIN 1987).

- *Classe 700 - Vases et urnes* : le type 702 à lèvre éversée se retrouve dans de nombreux sites du nord de la Gaule, notamment à Amiens durant tout le III^{ème} s. Plusieurs exemplaires sont aussi connus dans le Vexin, par exemple dans le remplissage daté du III^{ème} s. d'une cave à Guiry-en-Vexin (JOBELOT 1988) ; plus récemment, un vase identique à notre type

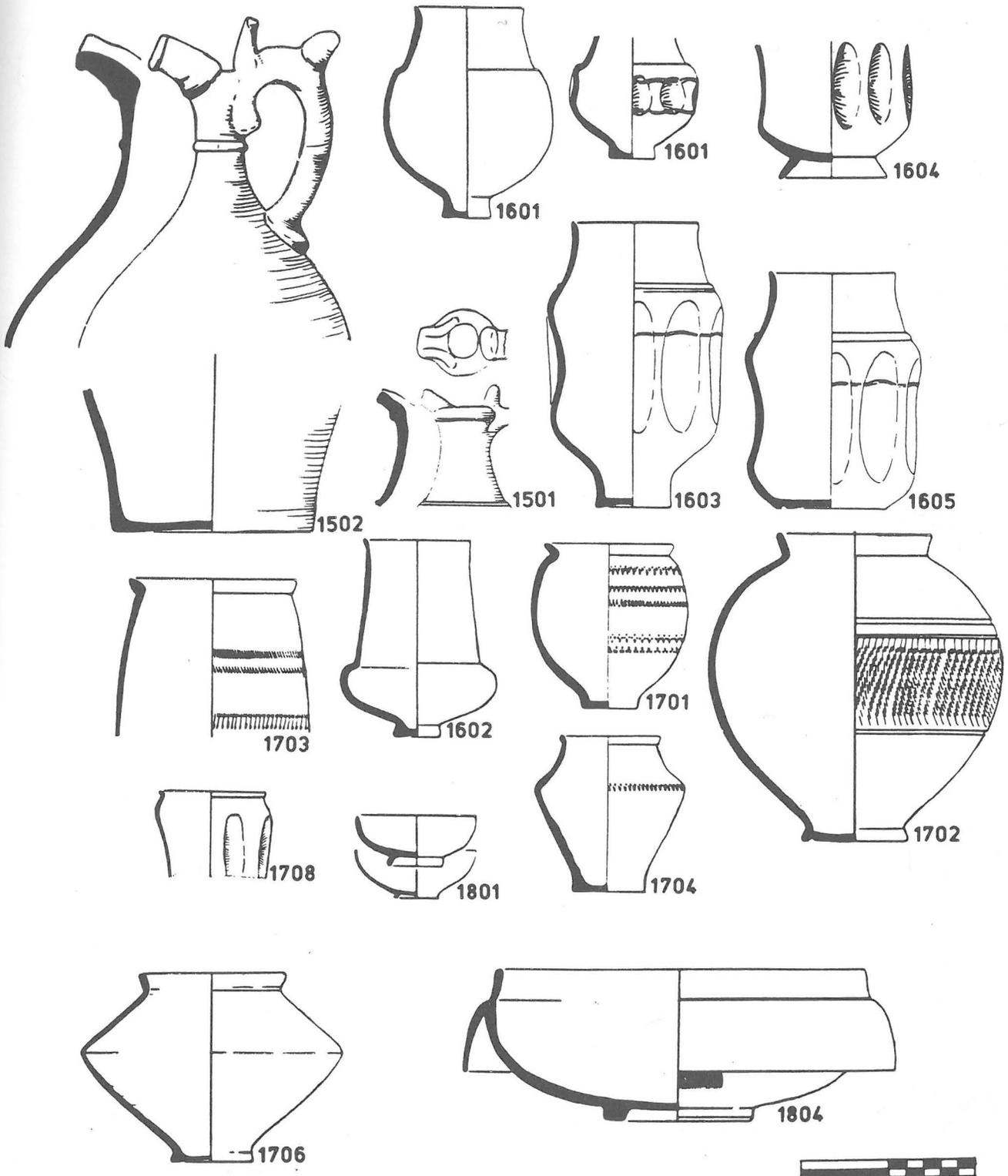


Figure 5 - La Boissière-Ecole. Production de céramiques fines.

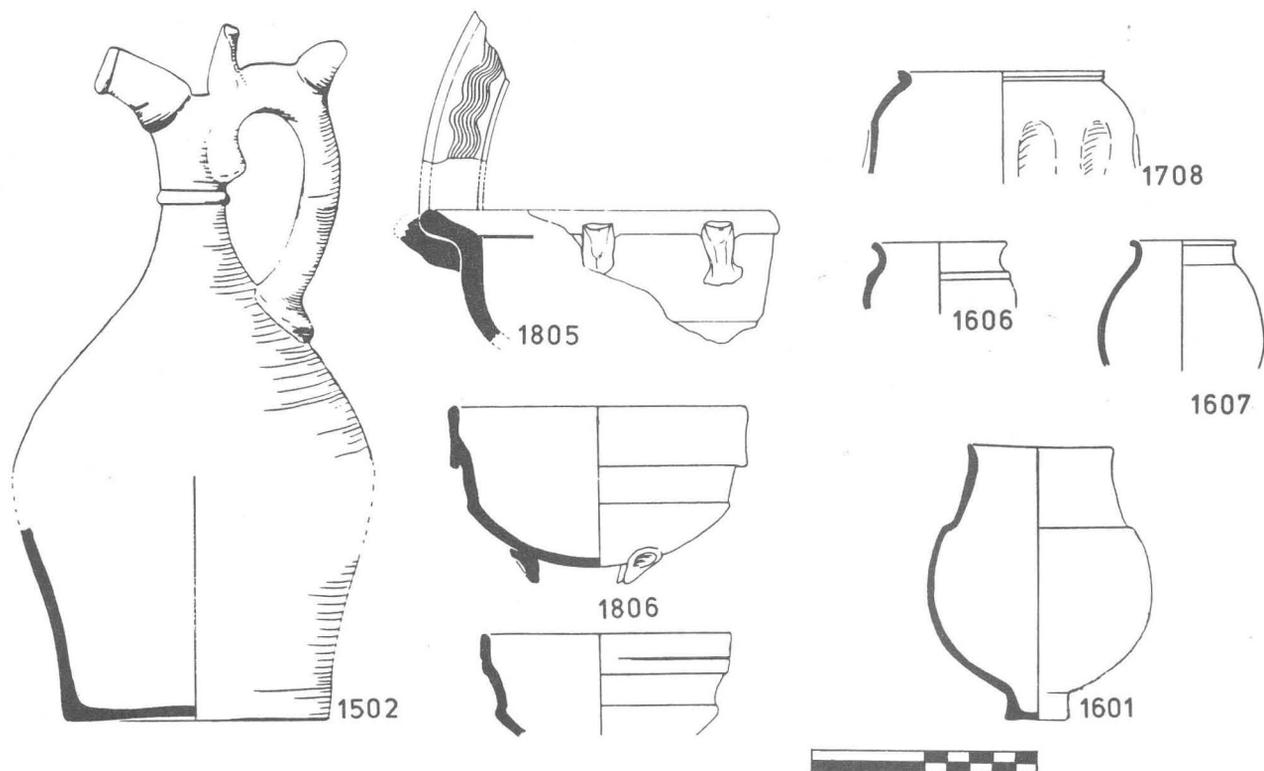


Figure 6 - La Boissière-Ecole. Production de céramiques décorées au mica.

703 a été retrouvé dans un puits à Saint-Germain-lès-Corbeil (Essonne).

- *Classe 1500 - Aiguières* : il s'agit d'imitations évidentes d'aiguières en métal, fréquentes dans tout l'occident romain des II^{ème} et III^{ème} s. (type "blechkannen") dont certains exemplaires ont été retrouvés associés à des dépôts monétaires du milieu du III^{ème} s. Un exemplaire en bronze quasiment identique à notre type 1502 est notamment connu dans un dépotoir du III^{ème} s. à Amiens (BAYARD 1980). Le type 1501 a également été fabriqué à l'atelier de Saint-Ambreuil-La-Ferté dans le Tournageois (GAUDILLIERE 1976), atelier daté du milieu ou de la fin du III^{ème} s.

- *Classe 1600 - Gobelets à col tronconique* : ces gobelets (avec ou sans dépressions) sont très fréquents dans les contextes de Chartres (SELLES 1988) ou à Taverny (VERMEERSCH 1983). Notre type 1601 est fabriqué au III^{ème} s. à Jaulges-Villiers-Vineux (Yonne, JACOB et LEREDDE 1985). Le 1603 se retrouve en Rhénanie, de la fin du II^{ème} à tout le III^{ème} s. (formes Gose 206 et 207) entre autres à Niederbieber (OELMANN 1914) ainsi qu'à Tongres (VANVINCKEN-ROYE 1967, n° 13).

- *Classe 1800 - Imitations de sigillées* : il n'y a guère à dire de ces types ; tout au plus peut-on constater que les formes prototypes Drag. 40, 37 et 38 sont parmi les plus tardivement fabriquées, en particulier dans les ateliers de l'est de la Gaule ou de Rhénanie. On peut constater, par ailleurs, que la collerette largement tombante des Drag. 38 est un caractère assez tardif de cette forme.

Toutes les comparaisons évoquées plus haut nous amènent à envisager la période de fonctionnement de

notre atelier durant le III^{ème} s. et, peut-être plus précisément, le milieu de celui-ci. Cette hypothèse appelle plusieurs remarques :

- hormis en Picardie, depuis les études de D. Bayard (BAYARD 1980), la céramique commune du III^{ème} s. est très mal connue dans le nord de la Gaule, du fait de l'absence ou de la rareté des marqueurs chronologiques habituels. Le site de La Boissière-Ecole représenterait donc un jalon important pour cette période en Ile-de-France.

- il ne faut pas attendre trop d'une datation par magnétisme thermorémanent : les courbes sont en effet très imprécises pour cette période et surtout très mal étalonnées. Les prélèvements et les analyses effectués par Mme Bucur (CNRS) pourraient donc servir de références, à condition, bien sûr, que nous parvenions à établir de façon certaine la datation de l'atelier par d'autres méthodes...

- la découverte sur des sites de consommation de céramiques de La Boissière associées à des éléments datés pourrait fournir des données sérieuses. C'est à l'heure actuelle la piste la plus prometteuse ; encore conviendra-t-il de rester prudent à chaque occurrence, les sites déjà connus n'ayant guère fourni jusqu'à présent d'informations réellement exploitables.

Une large diffusion (Fig. 7).

Des tessons attribuables à notre production ont depuis longtemps été remarqués dans différents sites régionaux, notamment des jattes tripodes et des aiguières. La carte de diffusion montre une large dispersion mais ne doit pas faire illusion : elle reflète surtout l'état des recherches effectuées ces dernières années, notamment en termes de prospection et d'inventaires.

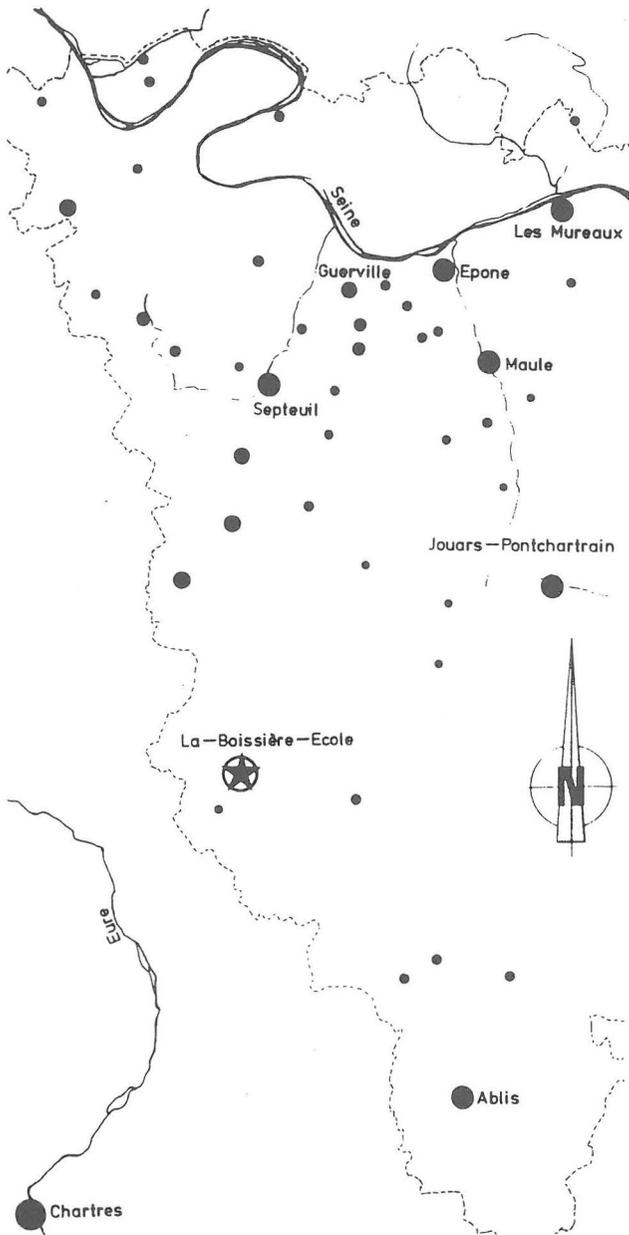


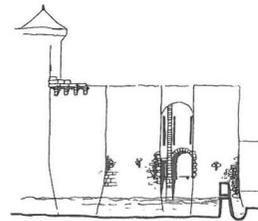
Figure 7 - Carte de diffusion des productions de La Boissière-Ecole.

En l'état actuel de la recherche, seuls les sites prospectés dans la région de Rambouillet, les sites de la vallée de la Seine et le vicus de *Diodurum* à Jouars-Pontchartrain apparaissent comme des jalons certains de diffusion.

Notons tout de même que la vallée de la Seine est située à plus de 45 km de La Boissière-Ecole, ce qui représente un rayon de dispersion déjà important pour un atelier de céramique commune. A titre d'exemple, l'atelier d'Epône (DUFAY 1989) ne semble pas avoir commercialisé sa production en dehors des sites les plus proches. Les fouilles effectuées aux Mureaux, ces dernières années, n'ont ainsi livré qu'une dizaine de tessons attribuables à la production d'Epône alors que la distance entre les deux sites n'est que de 7 km.

Par ailleurs, nous restons encore incapables, sur les sites de consommation, d'évaluer la part réelle de la céramique de La Boissière par rapport à d'autres fabrications, qui du reste nous sont inconnues.

Tout ceci doit donc nous inciter à la plus extrême prudence quant à l'interprétation d'une carte de diffusion, même si celle-ci range notre atelier parmi les plus importants.



NOTES

* Service Archéologique départemental des Yvelines.

(1) Le site avait été repéré dès 1977 en prospection ; c'est grâce à la ténacité et aux premiers sondages de la Section Archéologie de l'Association Artistique et Culturelle du Commissariat à l'Energie Atomique dirigée par Daniel Giganon que cette fouille a pu être entreprise, avec le soutien de l'Association Archéologique de La Boissière-Ecole. L'opération a obtenu en 1990 le statut de fouille programmée ; elle est menée par une équipe du Service archéologique départemental des Yvelines, sous la responsabilité de Bruno Dufay. La communication présentée lors du Congrès de la S.F.E.C.A.G. ne concernait que la campagne de 1989 ; nous avons intégré rapidement dans ce texte les principaux résultats de la campagne de 1990, qui vient juste de s'achever.

(2) Des sondages, réalisés en 1990 sur une partie de son emprise définie par prospection, ont révélé une occupation peu dense débutant au 1^{er} s. ap. J.-C., se superposant à une occupation non structurée de la Tène finale (à part un grenier sur poteaux). Il est probable que nous soyons dans la *pars rustica* de la villa.

(3) Un sixième four est connu (n° 7), mais date du 1^{er} s. ap. J.-C. alors que le reste des structures connues est du III^{ème} s. En première analyse, il n'est pas sûr que nous ayons affaire, pour cette époque, à un atelier à proprement parler (absence d'autres structures de cette époque, infime quantité de céramique), mais sans doute à une opération ponctuelle destinée à couvrir des besoins spécifiques de l'habitat proche.

(4) Poinçons essentiellement attribuables aux potiers PATERNVS, MERCATOR, QVINTILIANVS et CRICIRO.

(5) Outre des comparaisons typologiques incongrues pour la période considérée, cette production est totalement absente de l'abondant mobilier mis au jour dans les contextes de cette époque sur le site des Mureaux (Yvelines). Ceci, alors qu'elle y est bien représentée en ramassages de surface et sous forme de mobilier résiduel.



BIBLIOGRAPHIE

Bayard 1980 : D. BAYARD, "La commercialisation de la céramique commune à Amiens du milieu du II^{ème} à la fin du III^{ème} s. ap. J.-C.", dans *Cahiers Archéologiques de Picardie*, 7, 1980, p. 147-209.

Dufay 1989 : B. DUFAY, "Épône : des fours de potiers gallo-romains du I^{er} s. ap. J.-C." dans *Connaître les Yvelines-Histoire et Archéologie*, 2^e trimestre 1989, p. 34-35.

Dufournier et Marin 1987 : D. DUFURNIER et J.-Y. MARIN, "Une production d'amphores du II^{ème} s. dans le Calvados", dans *S.F.E.C.A.G., Actes du Congrès de Caen*, 1987.

Gaudillière 1976 : A. GAUDILLIERE, "Site de Saint-Ambreuil, La Ferté : officine de céramique commune du Bas-Empire", dans *Découvertes archéologiques en Tournageois*, 4, 1976, p. 69-82.

Giganon et Tuffreau-Libre 1981 : D. GIGANON et M. TUFFREAU-LIBRE, "Le site gallo-romain et mérovingien des Marnières à Saclay", dans *Bulletin Archéologique du Vexin Français*, 16, 1981, p. 99-109.

Hatt 1949 : J.-J. HATT, "Aperçus sur l'évolution de la céramique commune gallo-romaine, principalement dans le nord-est de la Gaule", dans *Revue des Etudes Anciennes*, 51, 1949.

Jacob et Leredde 1985 : J.-P. JACOB et H. LEREDDE, "Les potiers de Jaulges-Villiers-Vineux (Yonne) : étude d'un centre de production gallo-romain", dans *Gallia*, 1985, p. 167-192.

Jobelot 1988 : N. JOBELOT, dans J. SIRAT, "La cave gallo-romaine de "La Garenne" à Guiry-en-Vexin", dans *Bulletin Archéologique du Vexin Français*, année 1985 (1988), p. 117-130.

Oelmann 1914 : OELMANN, "Die Keramik des Kastells Niederbieber", *Römisch-germanische Kommission des deutschen archäologischen Institut zu Frankfurt-am-Main, Materialien zur römisch-germanischen Keramik*, 1, 1914, réed. 1968.

Oxe 1938 : A. OXE, "Terra sigillata-funde", dans C. ALBRECHT, "Das Römerlager im Oberaden", Dortmund, 1938, p. 36-74.

Pernon 1990 : J. et C. PERNON, *Les potiers de Portout ; production, activités et cadre de vie d'un atelier au V^{ème} s. ap. J.-C. en Savoie*, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, suppl. 20, 1990.

Picon 1973 : M. PICON, "Introduction à l'étude technique des céramiques sigillées de Lezoux, *Centre de Recherches sur les techniques gréco-romaines*, 2, 1973.

Selles 1988 : H. SELLES, "La céramique", dans *Chartres : 10 ans d'archéologie, 2000 ans d'histoire*, catalogue d'exposition, Chartres, 1988.

Sénéchal 1975 : R. SENECHAL, "Céramique commune d'Alésia, les cruches", *Centre de recherches sur les techniques gréco-romaines*, 5, 1975.

Tuffreau-Libre 1978 : M. TUFFREAU-LIBRE, "La céramique commune gallo-romaine de la Seine-Maritime au Musée départemental des Antiquités de Rouen", dans *Bulletin de la Société Normande d'Etudes Préhistoriques et Historiques*, 44, 1978, p. 59-79.

Tuffreau-Libre 1987 : M. TUFFREAU-LIBRE, "La céramique antique en Gaule romaine", *Céramiques hellénistiques et romaines*, Paris, 1987.

Tuffreau-Libre 1988 : M. TUFFREAU-LIBRE, "Les faciès régionaux de la céramique gallo-romaine du Nord de la France et du Bassin Parisien", dans *Helinium*, XXVIII, 1988, p. 81-112.

Vanvinckenroye 1967 : M. VANVINCKENROYE, *Gallo-Romeinse Aardewerk van Tongeren*, Musée de Tongres, 1967.

Vermeersch 1983 : D. VERMEERSCH, "La céramique gallo-romaine commune du Carré-Saint-Honorine à Taverny (Val d'Oise)", suppl. au catalogue *Taverny gallo-romain*, Service Archéologique du Val d'Oise, 1983.

